

Impuissant et seul contre tous :
les Mémoires écrits dans un souterrain
de Fiodor Dostoïevski

JEAN-MARIE PAUL

Les *Mémoires écrits dans un souterrain*¹ datent de 1864, année terrible dans la vie de Fiodor Dostoïevski, comme se plaît à répéter la critique, et qui fut effectivement marquée par la mort de sa femme et celle de son frère Micha qu'il chérissait entre tous, en dépit d'une affection sincère pour Kolia, son frère cadet². Dostoïevski assistant à l'agonie de Maria Dmitrievna emportée par la phtisie, ne se rend pas compte que son frère Micha, qu'il accable de demandes d'argent, est lui aussi gravement malade, et préfère se plaindre de ses propres maux, chroniques certes, mais tristement bien réels. Il est surtout pris à la gorge par ses difficultés financières qui l'empêchent de travailler à ses *Mémoires* comme il le souhaite et connaît pour ses différentes publications les multiples tracasseries d'éditions différées de par sa faute ou l'absence de scrupules des éditeurs, sans oublier les négligences des collaborateurs aux numé-

1. Nous citons à partir de F. Dostoïevski, *Mémoires écrits dans un souterrain* (trad. Henri Mongault et Marc Laval, préface de Jean Grenier), Paris, Le Club du meilleur livre, 1955 (1^e éd., Paris, Gallimard, 1949).

2. F. Dostoïevski, *Correspondance*, t. 1, 1832-1864, trad. d'Anne Coldefy-Faucard, Paris, Bartillat, 1998, p. 675.

ros de revue dont il avait la charge, *Le Temps*, lui causant mille soucis de tous ordres³.

Il y eut cependant bien d'autres années dans la vie de Dostoïevski où le malheur sembla s'acharner sur l'écrivain, à commencer par les années de bagne. À la croisée des chemins, Dostoïevski ne choisit jamais celui qui lui offrirait une chance de bonheur. Il a la vocation du tragique, celle des choix funestes qui déstabilisent l'existence et condamnent à l'errance. La passion du jeu en est un exemple. Il est même arrivé à Dostoïevski d'y voir un moyen de payer ses créanciers. Le narrateur des *Mémoires* ne prend jamais que de mauvaises décisions, celles dont il aura à souffrir et dont il se délecte.

Nous nous demanderons d'abord ce que le souterrain représente dans l'imaginaire, le terme convenant infiniment mieux que celui de sous-sol parfois retenu par les traducteurs mais qui évoque trop ostensiblement les pavillons modernes dans lesquels il faut bien loger quelque part la voiture de la famille et éventuellement la salle de jeux des enfants. Le souterrain évite l'anachronisme. Le terme évoque un lieu clos ou plutôt renfermé, bas de plafond, privé d'air et de lumière, toujours humide. Dans le meilleur des cas un soupirail hérissé de barreaux laisse pénétrer parcimonieusement la faible lumière du jour. C'est « la fente du souterrain », réelle ou métaphorique, seul accès visuel ou auditif par lequel s'introduit la vie du monde⁴. L'imagination tend à se représenter un cachot, à moins que le souterrain ne soit d'abord une cachette, où encore un lieu où l'on se perd, dont la voûte vous écrase, un labyrinthe sans issue repérable. Privé d'entrée et de sortie le souterrain fictif de Dostoïevski n'a rien de rassurant et l'auteur a voulu qu'il en soit ainsi. Né de l'angoisse, il en est le refuge. Il n'est pas interdit d'y voir une métaphore de l'inconscient, du désir et du refoulement. Freud a lu Dostoïevski. Nietzsche a célébré en lui la grandeur du psychologue.

De quoi le souterrain est-il le nom ? Le narrateur nous répète avec insistance qu'il a vécu quarante ans dans un tel lieu⁵. En 1864, Dostoïevski a quarante-trois ans. Le rapprochement s'impose sans

3. Voir les lettres de Dostoïevski à ses divers correspondants, *ibid.*, p. 664-782. On observera que dans cette abondante correspondance, Dostoïevski se confie beaucoup plus sur ses problèmes personnels qu'il ne nous renseigne sur la genèse ou l'interprétation de l'œuvre qu'il écrit et ne parvient pas à livrer dans les délais prescrits.

4. F. Dostoïevski, *Mémoires écrits...*, *op. cit.*, p. 127.

5. *Ibid.*, p. 102 et 127.

exiger pour autant une lecture rigoureusement autobiographique. Il est vrai que l'on peut déduire d'autres confidences que le séjour dans le souterrain dure seulement, si l'on ose le dire, depuis vingt ans, depuis le temps où le narrateur aurait pu commencer à prendre sa place dans la société qui, à l'en croire, ne voulait pas plus de lui qu'il ne voulait d'elle. Le narrateur dit « je », mais ce n'est une condition ni nécessaire ni suffisante pour nous garantir qu'il s'agit d'un récit autobiographique. La sincérité et la vérité des maigres informations rapportées, pour peu qu'on puisse les authentifier, ce qui n'est évidemment pas le cas ici, seraient aussi une indication précieuse. Or le narrateur nous confesse tout et son contraire, et n'en fait pas mystère⁶. N'est-ce pas cependant aussi une manière de se dévoiler⁷ ? Apparemment, Dostoïevski nie que le récit ait le moindre fondement réel : « Bien entendu, l'auteur des *Mémoires* et les *Mémoires* eux-mêmes sont imaginaires⁸ ». Il n'est pas sûr pourtant que l'imaginaire, celui de l'auteur ou celui de son personnage, exclue l'autobiographie. La conclusion du premier chapitre nous le suggère :

Après tout, de quoi un homme comme il faut peut-il parler avec le plus de plaisir ? Réponse : de soi.
Eh bien, je vais parler de moi⁹.

Le narrateur se réclame pourtant de Heine pour affirmer « que l'homme ment à coup sûr quand il s'agit de lui¹⁰ ». Le narrateur s'en tire par une pirouette. Il ne serait pas concerné parce qu'il n'écrit pas pour des lecteurs et n'en aura jamais. Mais une autobiographie peut être cryptée, fantasmée, délirante et livrer des pans de vérité à son insu, à contrecœur. Les *Mémoires* en sont l'illustration, au point de fragiliser la notion. L'habitant du souterrain n'est pas Dostoïevski. Il est sa créature, mais la créature du créateur lui est rarement radicalement étrangère. Elle peut être sa créature de rêve ou de cauchemar, ou sa hantise. Faute d'une confession univoque, on se défendra donc de toute identification problématique.

La réalité politique et sociale en revanche n'est nullement absente du récit. Mais pesante comme un manteau de brouillard, elle

6. *Ibid.*, p. 125.

7. Voir Anne-Rachel Hermetet & Jean-Marie Paul (éd.), *Écritures autobiographiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, 319 p.

8. F. Dostoïevski, *Mémoires écrits...*, *op. cit.*, p. 41.

9. *Ibid.*, p. 48.

10. *Ibid.*, p. 129.

ne permet pas de repérer une pensée critique clairement formulée. Elle ne relève pourtant pas de la fiction quel que soit le coefficient de subjectivité qui affecte sa perception. Dostoïevski insiste fortement pour faire de son narrateur un produit de son époque, ce qui vaut acte d'accusation pour celle-ci sans disculper le personnage le moins du monde. L'un est à l'image de l'autre. Il en résulte que le récit est placé sous le signe de la nécessité, le narrateur ou un homme semblable à lui ne pouvant pas ne pas exister. Hors cette constatation, la politique et l'Histoire ne sont guère présentes dans le récit qui narre les rencontres épisodiques d'un homme avec quelques autres qu'il aurait pu ne pas rencontrer et qui ne sont pas ses semblables, seul motif de satisfaction dans sa pauvre existence. La liberté n'a pas de place dans cet univers sauf, tout au plus, sous la forme de bouffées nostalgiques des plus suspectes à celui-là même qui les ressent.

Le souterrain n'étant évidemment pas identifiable spatialement ne peut être que la prison du moi où celui-ci s'est enfermé volontairement, à laquelle il n'a pu échapper quoi qu'il lui en coûte – c'est tout au moins ce qu'il lui arrive de nous confier – dans laquelle le monde l'a enfermé, aucune des trois hypothèses n'excluant les deux autres. Il a été un fonctionnaire modeste et a renoncé à ses fonctions qui lui permettaient tout au plus de vivre chichement – mais dans la Russie contemporaine il fallait être haut placé dans la hiérarchie pour avoir quelque aisance – en faisant un héritage tout juste bon à lui assurer la même subsistance misérable. Dans l'exercice de ses fonctions il a vécu quotidiennement la dualité du pouvoir, celui que l'on exerce, celui que l'on subit.

Le récit s'ouvre sur une triste confidence : « Je suis malade... Je suis méchant. Je n'ai rien d'attrayant¹¹ ». Autrement dit : « Je suis insatisfait. Je suis malheureux ». Un sentiment de culpabilité habite également cet aveu complaisant. La relation avec le pouvoir ne tarde pas à se révéler comme une des raisons, sinon la principale, de cette insatisfaction du narrateur : « Je n'ai pas su devenir non seulement méchant, mais même quoi que ce soit : ni méchant, ni gremlin, ni honnête ; ni héros, ni moucheron¹² ». La conscience de son inexistence le torture. Peu importe ce que l'on devient, si l'on devient quelque chose. Le narrateur n'a pas d'identité, ne se définit pas. Il n'a pas de qualités, pas d'attributs. On songerait presque à

11. *Ibid.*, p. 42.

12. *Ibid.*, p. 46.

L'Homme sans qualités (ou mieux, sans attributs) le roman de Musil¹³, écrit vers le milieu du XX^e siècle, mais le héros de Musil ne peut se définir par excès de qualités et de capacités. Rien ne lui résiste, ni les hommes, fussent-ils puissants, ni les femmes. Le narrateur de Dostoïevski, au contraire, est nu, totalement impuissant. Il le sait et en souffre. Dans son modeste emploi de bureaucrate, il s'est exercé à tyranniser de pauvres hères tributaires de l'administration. Sans grand succès. On doute même que son modeste statut lui laissait quelque pouvoir de nuire. Il n'en reste pas moins que l'affirmation de soi par le pouvoir exercé sur les autres est son ambition ou plutôt sa pulsion première. Il avait plaisir à « mortifier » les « sollicitateurs en quête de renseignements ». Or de par ses fonctions il n'est rien et subit lui-même le pouvoir qu'il tente de faire subir à d'autres, vainement sans doute, bien que ses victimes soient faibles, « des gens timides¹⁴ ». Il pervertit à des fins personnelles le pouvoir politique qu'il incarne à un niveau subalterne dans un milieu où la hiérarchie paraît pesante. Aussi la conteste-t-il, en son for intérieur, tout au fond du souterrain. Dans les *Mémoires*, le discours est impuissant à se traduire en actes.

Fier de sa culture et de son intelligence qui le distinguaient des gens qu'il côtoie à son corps défendant, le narrateur y trouve « cette maligne et vaine consolation qu'un homme intelligent ne peut devenir quelque chose, que seul un imbécile le devient ». Il est « maladivement cultivé comme il convient à un homme de notre époque¹⁵ ». C'est lui qui parle, en reconnaissant parfois avec complaisance un penchant à l'exagération ou à la simplification. L'argument le dispense de ses échecs. Mais il arrive que par sa voix, l'on croie entendre Dostoïevski accuser la société de son temps : « Oui, l'homme du XIX^e siècle est moralement tenu d'être une créature sans caractère ; l'homme de caractère, l'homme d'action doit être une créature bornée. C'est ma conviction de quadragénaire¹⁶ ».

Le narrateur, dont nous ignorerons toujours l'identité, signe supplémentaire de son absence, teste sa volonté de puissance. Un officier fera l'affaire. Celui-ci aurait la singulière manie, dont sont préservés les commis d'écriture, de faire « sonner son sabre d'une

13. Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, trad. de Philippe Jaccottet, Paris, Seuil, 4 tomes, 1957-1958. Édition allemande complétée ou reconstituée, Musil étant mort en 1942, *Der Mann ohne Eigenschaften*, Hambourg, Rowohlt, 1978.

14. F. Dostoïevski, *Mémoires écrits...*, *op. cit.*, p. 44.

15. *Ibid.*, p. 137.

16. *Ibid.*, p. 46.

manière déplaisante¹⁷ ». Il en résulte une guerre de dix-huit mois, dont les péripéties, à supposer qu'il y en eut, nous demeureront toujours inconnues. À l'en croire, le bureaucrate finira par triompher dans ce combat dont l'ennemi ne savait vraisemblablement pas qu'il l'avait livré. C'est une guerre sans enjeu matériel, sans conquête de territoire, une lutte des consciences menée par une seule des parties supposées en conflit. Elle est donc pathétiquement puérile, la paranoïa qui la met en œuvre étant une véritable régression infantile.

Dans ce récit si maigre en événements, un autre incident concerne à nouveau un officier, incarnation du pouvoir qui s'appuie sur sa force. Notre narrateur est alors âgé de vingt-quatre ans. Dans une salle de billard, un militaire l'écarte sans ménagement, mais sans intention maligne apparente alors qu'il lui barrait le passage par inadvertance. Celui-ci aurait préféré être frappé plutôt que de se voir déplacé comme un objet sans qu'on lui prête « la moindre attention¹⁸ ». On n'existe pas à ses propres yeux si l'on n'existe pas aux yeux de ses semblables, fussent-ils méprisables.

Le narrateur qui cultive des rêves de puissance fait l'expérience de son inexistence en rencontrant l'autre. L'autre est sa vérité. L'événement rapporté est un drame qui n'en finit pas et dont la victime ne cesse de ressasser les causes, les effets psychologiques, tout en méditant les moyens de laver l'affront dont on supposera, sans risque de se tromper, que le coupable l'a oublié l'instant d'après. Au contraire, la supposée victime ne cesse de le méditer, s'acharne à découvrir les habitudes de l'officier, ses lieux de promenade dont elle rêve de faire un espace de rencontre, de confrontation et de revanche. La cause de cette souffrance inextinguible est vite identifiée : « On m'avait traité comme un moucheron. Cet officier était de haute taille ; j'étais un gringalet¹⁹ ». Imbu de sa singularité dont il fait une supériorité, le modeste fonctionnaire n'en est pas moins extrêmement dépendant des apparences. Il souffre de la pauvreté de sa mise, il n'ose se présenter en son logis à un étranger. Il ressent comme une injustice de ne pouvoir disposer des signes extérieurs de la réussite dans le monde qu'il réserve pourtant à des imbéciles. Il exècre et envie ce dont il est privé ; il n'a qu'un rêve, celui d'être puissant et de pouvoir le montrer. Convaincu de sa supériorité intellectuelle, il voudrait qu'elle fût unanimement reconnue, alors que collègues et supérieurs font de lui un objet de

17. *Ibid.*, p. 44.

18. *Ibid.*, p. 146 et *sq.*

19. *Ibid.*, p. 147.

dérision. Sa vie est l'histoire d'une frustration. Dans son introspection permanente, il tire la leçon morale et psychologique de sa mésaventure, au demeurant inconnue de tous, mais qui n'en est pas moins la loi générale de ses expériences malheureuses :

C'était une vraie torture, une humiliation permanente et intolérable à l'idée, dégénérant en sensation directe, que j'étais devant tout ce monde un moucheron, un vil et inutile moucheron – plus intelligent, plus développé, plus noble que tous, bien entendu –, mais un moucheron cédant sans cesse à tous, humilié et offensé par tous²⁰.

La rencontre de l'autre est un affrontement dont la force physique commande le succès. Cependant, le narrateur entend ne pas renoncer. Il vit la situation comme un défi et s'impose d'arpenter régulièrement la Perspective Nevski où il sait pouvoir rencontrer face à face l'officier qui l'a offensé. C'est une source intarissable de nouvelles souffrances car il se détourne toujours le premier. Pour faire meilleure figure, pour se mettre « sur un pied d'égalité aux yeux de la haute société », il renouvelle les pièces les plus visibles de sa tenue, qui n'était plus présentable et lui donnait l'air d'un gueux, ce qui le contraint à emprunter de l'argent à son chef de bureau²¹. Les démarches qu'il entreprend le rendraient ridicule à coup sûr, ce qui est sa hantise permanente, si elles venaient à être connues. Mais il n'en a cure et s'abandonne à son obsession monomaniacale comme emporté par son délire. Finalement, les yeux fermés, il parvient à heurter l'officier, épaulement contre épaulement, au risque de se faire mal, mais peu lui importe. Il a remporté une victoire sur soi-même et sur l'autre : « Je revins chez moi complètement vengé. J'étais aux anges. Je triomphais et chantais des airs italiens²² ». L'ivresse est inversement proportionnelle à l'insignifiance du supposé triomphe.

Le second événement dont le narrateur nous fait confidence nous ramène à ses années de collège qu'il qualifie d'« affreuses années de baigne²³ ». Mû par une passion autodestructrice que Freud qualifierait peut-être de pulsion de mort, le narrateur décide de revoir un camarade d'autrefois qu'il n'avait pas tout à fait perdu de vue et qu'il retrouve en compagnie de deux autres anciens condisciples. Aucun n'est ou n'a été son ami. Après avoir été accueilli avec une froideur qu'il juge insultante, le « moucheron » n'en impose pas moins sa participation à un dîner d'adieux offert à un

20. *Ibid.*, p. 152.

21. *Ibid.*, p. 155 et *sq.*

22. *Ibid.*, p. 159.

23. *Ibid.*, p. 168.

certain Zverkov « officier de carrière, qui partait au loin²⁴ ». La vraie vie est la vie rêvée : « Il me paraissait fort beau de m'inviter ainsi à l'improviste : tous seraient subjugués et me considéreraient avec respect²⁵ ». Mais le choix de la provocation, choix par dépit et par défaut, ne fait que confirmer ses condisciples dans la mauvaise opinion qu'ils ont de lui.

Tous les éléments objectifs rendent en effet sa participation à ce dîner incongrue. À moins qu'il n'ait noirci le tableau à l'excès sous l'effet de son humeur hypocondriaque, personne ne se réjouit de sa présence et le lui fait sentir sans ménagements. Le « mouche-ron » a l'impression de revivre les manifestations d'une aversion ancienne. Comme d'habitude, il a honte de la pauvreté de sa mise, encore plus gênante en cette occasion que lors de la rencontre préliminaire qui nous a été contée. René Girard s'est souvenu de cette scène alors qu'il nous entretenait du baron de Charlus, figure emblématique d'*À la recherche du temps perdu*, que tout apparemment oppose à notre narrateur anonyme : « L'enchantement est d'autant plus horrible que la victime est capable, désormais, d'en percer le secret dérisoire. C'est déjà la vaine clairvoyance de l'homme du souterrain en face de Zverkov. C'est la fureur impuissante de bien des intellectuels en face des *bourgeois*²⁶ ».

Il s'agit bien chez le personnage de Dostoïevski de « fureur impuissante ». Mais la cible n'est pas le bourgeois. Zverkov est officier, comme le traîneur de sabre dont la seule présence était une offense pour le rond-de-cuir. Un autre participant, Troudolioubov, est un « militaire de haute taille ». Le narrateur rencontre le pouvoir et la puissance, qu'il défie piteusement et avec une certaine pleuterie, sous la forme du métier des armes et d'une prestance physique imposante. Il hait et convoite ce qui lui fait défaut. Citons encore René Girard qui s'attarde sur Charlus : « Son intelligence extrêmement lucide ne le protège pourtant pas contre la fascination qu'exercent toujours sur les possédés du mal métaphysique les êtres moins vulnérables qu'eux-mêmes²⁷ ». Dans ce dévoilement, la proximité de notre narrateur avec Charlus, si déconcertante au premier abord, semble devenir évidente.

Mais la fascination de l'homme du souterrain ne recule et ne s'émeut devant la vulgarité et même la cruauté qu'en apparence.

24. *Ibid.*, p. 171.

25. *Ibid.*, p. 177.

26. René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Pluriel, 2011 (1^e éd. Grasset et Fasquelle, 1961), p. 270 et *sq.*

27. *Ibid.*, p. 270.

L'exercice de la violence à l'état brut lui en impose. Nous sommes loin des salons proustiens. Quand Zverkov se vantait au collègue d'user bientôt du *droit du seigneur* envers les filles de son village, de fouetter les moujiks qui s'aviseraient de protester et de doubler « la redevance de ces canailles barbues », le prisonnier du souterrain ne s'indignait que par jalousie du succès rencontré par les fanfaronnades du jeune homme²⁸. René Girard remonte avec une certaine délectation à l'origine du ridicule qui s'attache à quelques grandes figures de la littérature :

Pour rire avec Molière, pour rire avec Dostoïevski, il faut dépasser les fascinations romantiques, il faut comprendre que c'est le désir et le désir seul qui retient Alceste derrière le canapé de Célimène. C'est le désir qui retient l'homme du souterrain dans la salle du banquet [...] Le Misanthrope et la Coquette, le héros souterrain et son persécuteur adorable sont toujours les deux faces d'un même désir métaphysique²⁹.

On conviendra aisément qu'Alceste et le prisonnier du souterrain sont tous deux ridicules. Cela ne suffit pas, pensons-nous, pour que l'on puisse « rire avec Dostoïevski », comme avec Molière ou La Bruyère. Alceste est pitoyable et le lecteur s'en accommode sans trop de peine, tout comme le spectateur. Le reclus du souterrain est tragique et le tragique étouffe le rire. Le tragique supporte mal la caricature. Il s'accommode mieux de la vraisemblance psychologique. Si le narrateur est pitoyable, ce dont il convient avec délectation, il est aussi pathétique. Le déchiffrement toujours contestable du prisonnier du souterrain, le sien ou celui du lecteur, s'accompagne d'un sentiment de malaise que ne suscite pas la perruque de Ménalque demeurée accrochée à un lustre sans qu'il s'en aperçoive.

La beuverie qui accompagne comme prévu la cérémonie d'adieux en est l'illustration. Le narrateur tente vainement de faire irruption avec insolence dans le cercle des conversations vaniteuses dont il est exclu. Cela tourne à sa confusion mais ne l'empêche pas de participer goulûment aux libations et de se rendre à la suite des autres convives dans une maison clandestine, au moins la nuit. N'ayant pas plus de maîtresses que d'amis, ce sont des lieux qu'il fréquente par ennui, par hygiène, par besoin de mortification se convertissant en jouissance. Il s'en est expliqué d'entrée en y ajou-

28. F. Dostoïevski, *Mémoires écrits...*, *op. cit.*, p. 174 et *sq.*

29. René Girard, *Mensonge romantique...*, *op. cit.*, p. 299. Le « persécuteur adorable » est le premier officier.

tant ses autres vilenies pour faire bonne mesure : « Plus j'avais conscience du bien et du sublime, plus je m'enfonçais dans ma fange au risque de m'y enliser complètement³⁰ ». Au réveil, dans la maison où il a fini la soirée, il découvre Lise dont la simplicité et la dignité l'avaient étonné, malgré son esprit embrumé, dès qu'il l'avait vue. Il est tenté de s'accuser, lui, bien plus que la jeune prostituée : « J'eus soudain la vision nette de la débauche, de cette débauche stupide et répugnante comme une araignée [...]»³¹. Ce n'est cependant pas une conversion qui s'annonce.

Le narrateur coupe le monde en deux. Il y a lui, le Moi, et l'Autre qui est tous les autres. Les autres veulent sa perte et chaque conflit, réel ou imaginaire, beaucoup plus souvent imaginaire que réel et, à en juger par les quelques exemples qu'il nous livre, toujours suscité par ses soins, vérifie cette pétition de principe. Il rêve d'être tout-puissant³². Chaque conflit démontre en outre son infériorité et son impuissance. Le monde est acharné à sa perte. L'hôte du souterrain souffre de paranoïa – sans que l'on puisse prétendre que Dostoïevski ait voulu édifier une typologie scientifique de la maladie comme le fera par exemple Canetti au siècle suivant³³. C'est bien pourquoi il s'est enfoui dans son souterrain pour se protéger, par aversion pour l'Autre, tous les autres, par surestimation de soi. Car c'est une injustice quasiment cosmique qu'il ne soit pas le maître du monde. Il arrive bien sûr qu'il se renie, qu'il ait envie d'embrasser l'humanité entière, ce qui cependant ne dure jamais bien longtemps et relève autant du délire que ses velléités furieuses. Malgré la routine de sa vie professionnelle, sa vie est placée sous le signe du chaos. Passer de la gouvernance par le chaos à la gouvernance du chaos lui apporterait le salut. Ce sera bientôt le problème personnel jamais résolu de Hans Castorp ou résolu paradoxalement par le chaos collectif de la Première Guerre mondiale dans *La Montagne magique* de Thomas Mann. Les *Mémoires* qui ne sont pas un roman ouvrent la voie aux plus grands – et aussi aux plus gros romans – du XX^e siècle par la découverte de nouvelles problématiques toujours d'actualité aujourd'hui.

30. F. Dostoïevski, *Mémoires écrits...*, *op. cit.*, p. 52.

31. *Ibid.*, p. 228.

32. *Ibid.*, p. 164 et *sq.*

33. Elias Canetti, *Die Blendung*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1935 (trad. fr. *Au-to-dafé*, trad. de Paule Arherc, Paris, Gallimard, 1949). Nous préférons la traduction plus littérale « L'Aveuglement », l'autodafé se rapportant plus précisément à la dernière scène du roman, c'est-à-dire à la conséquence ultime, plutôt qu'à sa cause.

Nietzsche a clamé son admiration pour *L'Esprit souterrain*³⁴ qu'il avait découvert fortuitement dans une librairie : « L'instinct de la parenté (comment l'appeler autrement ?) parla aussitôt, ma joie fut extraordinaire ; il me faut remonter jusqu'à ma découverte du *Rouge et le Noir* de Stendhal pour me souvenir d'une joie pareille ». Dans le *Crépuscule des idoles*, il qualifie Dostoïevski de « seul psychologue » à lui avoir appris quelque chose. De manière peut-être contestable, il associe l'expérience du souterrain à celle du bagné et à la fréquentation des forçats : « Toutes les natures de cette sorte ont la couleur du souterrain sur leurs pensées et actions, sur eux toute chose blêmit plus que chez ceux sur l'existence desquels repose la lumière du jour³⁵ ». La découverte de Dostoïevski prend place dans les toutes dernières années qui précèdent la folie de Nietzsche, la lucidité et le génie sont encore là, mais parfois la fureur se déchaîne. Il n'est pas sûr que ce soit la psychologie de Dostoïevski qui fascine Nietzsche mais plutôt sa perversion, la maladie, la pathologie. On se souvient des paroles du psychiatre Ernest Dupré : « Voulez-vous apprendre la psychiatrie ? Lisez les romans³⁶ ».

Nietzsche est sensible à l'abondance du matériel psychologique que lui offre Dostoïevski et il en admire la pertinence non sans un certain étonnement. Mais il ne fait aucune confusion quant au système de valeurs du romancier russe dont il perçoit immédiatement qu'il est incompatible avec le sien. Dans les romans de Dostoïevski, il reconnaît les types physiologiques qui lui font horreur dans les Évangiles³⁷. Quand Nietzsche dit « physiologique » ou « psychologique », en cette période d'extrême matérialisme vers la fin de sa vie consciente il faut entendre « pathologique » et comprendre que les grandes figures torturées du romancier russe tels le narrateur des *Mémoires* et ses successeurs ne peuvent que susciter sa répulsion. Nous sommes en présence de systèmes de valeurs antagonistes.

34. Friedrich Nietzsche, *Werke in drei Bänden*, t. 3, *Briefe*, Munich, Carl Hanser Verlag, 2^e éd. 1960, p. 1250 (lettre à Franz Overbeck du 23 février 1887). Il s'agit vraisemblablement de F. Dostoïevski, *L'Esprit souterrain*, traduit et adapté par E. Halpérine et Ch. Morice, Paris, Plon, 1886.

35. Nietzsche, *op. cit.*, t. 2, *Götzendämmerung*, p. 1021, cité comme précédemment dans notre traduction.

36. Cité par Jean Lhermitte, *Les Hallucinations. Clinique et physiopathologie*, Paris, Doin, 1951, p. 149 ; voir Louis Vax « Lenz ou les souffrances du jeune Büchner », in Jean-Marie Paul (éd.), *Le Mal et la maladie*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1988, p. 103. Jean Lhermitte traite notamment des œuvres de Maupassant et Dostoïevski.

37. Nietzsche, *Werke...*, *op. cit.*, t. 2, p. 956.

Nietzsche vers la fin de sa vie encore maîtrisée par la conscience est devenu le philosophe de la volonté de puissance que l'on ne peut évacuer par un décret humaniste faisant fi des textes. La scène qui réunit Lise et le prisonnier du souterrain permet de repérer les affinités provisoires entre deux écrivains dont l'un exhibe comme un mal et une souffrance permanents ce que l'autre élève à la hauteur d'un dépassement anthropologique surmontant tous les idéaux défunts.

À son retour à la conscience diurne après un épisode nocturne qui ne lui a laissé aucun souvenir précis, le narrateur ne cherche qu'à humilier Lise qui a partagé brièvement sa couche avec lui. Exceptionnellement, il est en situation de supériorité. La *Schadenfreude* nietzschéenne, plaisir de nuire, plaisir de faire mal à nul autre pareil, se donne libre cours dans tous ses raffinements. Avec un art consommé du maléfice, le narrateur multiplie les remarques et les allusions, les anecdotes inventées ou recomposées de toutes pièces destinées à faire sentir à la jeune femme, tout juste âgée de vingt ans, l'indignité de sa condition : « Je me doutais depuis longtemps que je la bouleversais et lui brisais le cœur. Plus j'en étais persuadé, plus je tâchais d'atteindre le but, plus vite et plus fort. Le jeu m'entraînait, pas seulement le jeu d'ailleurs...³⁸ ». Les signes d'affection eux-mêmes – le prisonnier du souterrain parle alors du plus profond de celui-ci (ou du plus profond de sa couche éphémère) allant jusqu'à se dire « tendre » avec sa victime³⁹ – sont inspirés par la plus pure cruauté, sont le produit du calcul le plus sadique. En plaignant la jeune femme, il la met sciemment en position d'infériorité, tout en reconnaissant une « affinité » avec elle, celle des éternelles victimes de la vie : « Comment ne pas avoir raison d'une jeune âme pareille !⁴⁰ ». Mais quand Lise, à demi vaincue, fait mine de railler, il ne comprend pas immédiatement qu'elle cherche timidement à se protéger et ne songe qu'à se venger du supposé affront⁴¹.

Le prisonnier du souterrain et donc de soi-même a inscrit Lise dans une vision du monde et de ses relations avec autrui qui ne tolère aucune exception. Il la subsume en une formule catégorique : « Je suis seul, et ils sont *tous*⁴² ». Tous les hommes sont ses ennemis et ne font qu'un contre lui. L'axiome témoigne d'un délire de per-

38. F. Dostoïevski, *Mémoires écrits...*, *op. cit.*, p. 259.

39. *Ibid.*, p. 235.

40. *Ibid.*, p. 238.

41. *Ibid.*, p. 248.

42. *Ibid.*, p. 138.

sécution paranoïaque. Celui-ci inclut la conviction d'être un homme exceptionnel que l'on ne saurait comparer à nul autre. Il est la négation totale de l'autre. Il relativise aussi tous ses échecs puisqu'il a fallu que l'humanité entière, qui au demeurant ne mérite pas son nom, se ligue contre lui. Cependant, face à tant d'expériences décevantes qui contredisent sa théorie, il arrive que le narrateur doute de lui-même. Dostoïevski a fait de lui un être complexe malgré ses formidables excès et non pas un simple type.

Ainsi, au moins par intermittence, le narrateur est-il conscient qu'en affirmant sa supériorité il détruit Lise peut-être irrémédiablement. Il s'abandonne à l'ivresse de la volonté de puissance de l'homme qui l'a toujours subie et revendique cette responsabilité plus qu'il ne l'assume. Balançant sans cesse entre la volonté d'agir et l'excuse de la passivité, la méditation puérile d'un vague projet et le repli honteux sur soi du moucheron qui ne se fait guère d'illusions sur ses capacités réelles, il est perpétuellement rongé par la mauvaise conscience. Lise a suffisamment d'intuition pour comprendre qu'il n'est pas tellement différent d'elle. Prostrée, vaincue, elle se prend d'amour pour son bourreau, non parce qu'il la torture mais parce qu'elle pressent combien il est malheureux et lui pardonne. On voit poindre ici les thématiques des grands romans qui ne tarderont pas à venir. Pour retrouver un peu de sa dignité, elle se contente de faire lire au narrateur une lettre d'amour écrite récemment par un étudiant dans laquelle le narrateur reconnaît les accents de la sincérité.

Dans cette lutte des consciences qui n'est pas le besoin de conquêtes matérielles mais la lutte pour le pouvoir sur un autre, un revirement se produit. À son tour, le narrateur se sent accablé, terrassé par la conjonction de deux faiblesses, la sienne, à laquelle il ne peut échapper durablement, et celle de sa victime. On pense à Schopenhauer et au *tat tvam asi* (toi aussi, tu es cela) qu'il empruntait aux Vedas : tout ce que je fais à l'autre, c'est aussi à moi-même que je le fais. C'est exactement le contraire de la volonté de puissance nietzschéenne. Après avoir admiré Schopenhauer et lui avoir consacré une « Intempestive », Nietzsche l'avait renié avec une extrême violence.

Les *Mémoires* s'inscrivent dans une histoire du pessimisme qui a envahi le XIX^e siècle et s'est incrusté depuis dans la pensée contemporaine⁴³ : « En un mot, on peut tout dire sur l'histoire universelle,

43. Voir Jean-Marie Paul, *Du pessimisme*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « encre marine », 2013, 283 p.

tout ce que peut inventer l'imagination la plus dérégulée. Il n'y a qu'une chose que l'on ne puisse pas dire : qu'elle soit raisonnable⁴⁴ ». Ce pessimisme historique s'accorde avec une anthropologie noire. L'homme est « monstrueusement ingrat ! D'une ingratitude phénoménale [...]. Mais ce n'est pas tout : ce n'est pas encore son principal défaut ; son principal défaut, c'est une immoralité constante⁴⁵ ». Cela vaut « depuis le déluge » jusqu'à aujourd'hui et va de pair avec un manque total de raison⁴⁶. Le pouvoir politique n'en est donc pas la cause, en dépit de ses vices, mais plutôt le reflet ou la conséquence. Si l'homme est mauvais à ce point et la civilisation rebelle à tout amendement, le narrateur se sent fondé à conclure qu'ils ne méritent tous deux rien d'autre que son mépris. Ce n'est pas là le genre de justification qui donne le bonheur. Le narrateur le sait, s'en afflige et s'en réjouit tout à la fois.

Le narrateur a certains des traits du dandy, figure familière de la littérature du XIX^e siècle, et en premier lieu, le plus caractéristique peut-être, l'incapacité d'aimer « car, je le répète, aimer, pour moi, signifie tyranniser et dominer moralement. Toute ma vie, je n'ai pu me représenter un autre amour⁴⁷ ». Mais si cet antihéros a la cruauté du dandy, ses pulsions sadiques, sa stratégie, il n'a pas la liberté de manœuvre que confèrent une position dans le monde et l'argent que l'on possède sans l'avoir gagné. Il a surtout des scrupules qui montent par bouffées à la conscience. Il est un dandy psychologiquement, essentiellement impuissant, ce que le dandy littéraire, créature énervée, est seulement physiquement, sexuellement. Dostoïevski n'est pas Huysmans ni Barbey d'Aurevilly. Nous ne sommes pas dans le Paris des boudoirs et des salons.

La rencontre de Lise connaîtra un second épisode. Le narrateur a donné son adresse à la jeune femme qui lui rend visite humblement, dans l'attente qu'il la délivre de sa condition après en avoir dénoncé toute l'abjection. Mais il a honte de la pauvreté de son logis, de sa robe de chambre déguenillée, de l'insolence réelle ou fantasmée de son domestique qui le désespère autant que la morgue d'un officier ou d'un ancien camarade de collège. Il ne supporte pas d'être vu tel qu'il est extérieurement mais aussi intérieurement car, à ses yeux orgueilleux, son apparence dit la vérité de l'être. Cette fois, il accable Lise de ses sarcasmes. Mais celle-ci lui pardonne instantanément par divination et joint ses larmes aux

44. F. Dostoïevski, *Mémoires écrits...*, *op. cit.*, p. 106.

45. *Ibid.*, p. 104 et *sq.*

46. *Ibid.*

47. *Ibid.*, p. 305.

siennes. Dostoïevski ne fait cependant pas de la jeune femme l'instrument de la rédemption. L'heure n'est pas encore venue. Le narrateur humilie Lise qui, elle, a un nom, pour mieux la chasser et ne parvient pas à la retrouver quand elle a franchi le seuil de sa porte. Il ne surmontera jamais le repentir que lui inspire son comportement. Rien n'indique pourtant qu'il deviendra un autre. À la fin de la scène deux êtres qui auraient pu se réunir sont terrassés par la souffrance parce que l'un n'a pas accepté d'être sauvé par l'autre.

Les *Mémoires* sont la narration constante du mélange de sentiments contradictoires, de la haine infiltrée par l'amour, de la sauvagerie contaminée par la pitié, pitié de soi, pitié de l'autre. On pense à la « Triebmischung » de Freud, mélange de pulsions, Éros ou pulsion de vie, pulsion de mort ou de destruction, le mélange ou l'intrication ne se faisant pas nécessairement sur des bases quantitativement égales, ce qui vaut évidemment pour le prisonnier du souterrain chez lequel la haine de soi et de l'autre l'emporte toujours⁴⁸. Mais par la voix du narrateur, Dostoïevski procède aussi à la déconstruction des idéaux et des idéologies, qu'il s'agisse du romantisme russe, du positivisme qui dans sa présentation confine au scientisme, du sublime ou du sentiment amoureux. Rien ne résiste à son analyse par principe démystifiante. Il inaugure ce que l'on qualifie ordinairement jusqu'à aujourd'hui de « philosophie du soupçon », Nietzsche étant censé être à l'origine de celle-ci.

L'alchimie complexe de sentiments jamais assumés hardiment par la mauvaise conscience du prisonnier du souterrain leur interdit de s'exprimer dans leur plénitude. Le repentir accompagne le massacre de Lise dans l'instant même. Les *Mémoires* s'achèvent douloureusement par le récit d'une occasion manquée. Ce n'est pas une conclusion, nous dit l'auteur : « Au reste, les *Mémoires* de cet être paradoxal ne se terminent pas ici. Il n'a pu y tenir et les a continués⁴⁹ ». La conclusion de *Crime et châtiment* est la continuation de

48. Nous pensons plus à la seconde théorie des pulsions de Freud que l'on date d'ordinaire de 1820 mais que l'on pourrait faire remonter à *Au-delà du principe de plaisir* (1819) qu'à la « Vatermord », au parricide. Voir *Dostoïevski und die Vatermord* [Dostoïevski et le parricide], in Sigmund Freud, *Studienausgabe*, t. X, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1982, p. 267-286. Le texte est de 1928. Dans son analyse des *Frères Karamazov*, Freud néglige l'aspect religieux et s'en tient essentiellement à la personnalité de l'auteur, écrivain incomparable mais névrosé, préoccupé par les problèmes éthiques et « pécheur », fasciné par le crime.

49. *Ibid.*, p. 315.

celle des *Mémoires* par la vertu toute-puissante d'une médiation mystique : « Mais ici commence une nouvelle histoire, l'histoire de la rénovation progressive d'un homme, l'histoire de sa régénération progressive, de son passage progressif d'un monde à un autre monde, de son initiation à une réalité nouvelle, jusqu'alors entièrement inconnue de lui⁵⁰ ». La répétition insistante de l'adjectif « progressif » montre suffisamment qu'il ne s'agit pas d'un miracle, bien que les signes visibles de l'épiphanie du sentiment amoureux enfin reconnu transfigurent les visages en un instant. La toute-puissance du châtiement qui pèsera ici-bas sur Raskolnikov pendant de longues années est anéantie par l'irruption de la grâce. Sonia, la prostituée, dans un renversement des valeurs qui n'a rien de nietzschéen, est la vierge authentique qui rend possible et inévitable la rédemption de Raskolnikov. Sous l'oreiller du proscrit, il y avait un Évangile que lui avait donné Sonia. Nietzsche ne s'y était pas trompé quand il disait sa méfiance⁵¹.

Université d'Angers

50. F. Dostoïevski, *Crime et châtiement*, Paris, Le Livre de Poche classique, [s. d.], p. 601.

51. Au moment de remettre cet article, nous découvrons un entretien d'Olivier Rey, « Le discours sur les droits de l'homme est devenu fou » (1^e partie), *Le Figaro.fr*, 5 août 2016, <http://www.lefigaro.fr/vox/politique/2016/08/05/31001-20160805ARTFIG00239-olivier-rey-le-discours-sur-les-droits-de-l-homme-est-devenu-fou-12.php>, « La Politique n'existe plus. Elle s'est évaporée dans la "planétarisation" » (2^e partie), <http://www.lefigaro.fr/vox/politique/2016/08/05/31001-20160805ARTFIG00259-olivier-rey-la-politique-n-existe-plus-elle-s-est-evaporee-dans-la-planetarisation-22.php>.

L'auteur cite le théorème « Je suis seul et ils sont *tous* » (à partir d'une traduction légèrement différente de celle utilisée par nous) pour en faire – cela dit schématiquement – le paradigme de la dérélition d'un contemporain aspirant vainement à la liberté. Ce qui à l'époque de Dostoïevski passait pour une situation extrême pourrait donc être considéré aujourd'hui avec de solides arguments comme une caractéristique de notre société « planétarisée ».